L'ABEILLE.

PAR BULLITT, MAGNE & Cie.
No. 81, RUE CHARTRES.

JOURNAL QUOTIDIEN, $10 payable d'avance
TRIMESTRE POUR PAR SEMAINE, $10

POUR PRESIDENT DES ETATS UNIS
HENRY CLAY,
DU KENTUCKY.
Soumis à la décision d'une Convention Nationale.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 26 NOVEMBRE 1839.

TROUBLES DE ST. LOUIS.

Les différends survenus entre la Banque de l'Etat du Missouri et la population de St. Louis, peuvent avoir de conséquences extrêmement graves. Aux dernières nouvelles l'exaspération populaire était à son comble, et l'on n'était pas sans inquiétude sur le maintien de la tranquillité publique, tant on sait que les mauvaises mœurs ont en mouvement dépassent presque toujours le but. Nous augurons trop bien cependant des peuples de St-Louis pour croire qu'il aura recours à la violence pour se faire rendre justice : l'expérience a prouvé que ce moyen est le plus mauvais qu'il puisse prendre parcequ'il tourne le plus souvent contre lui.

Nous croyons qu'il serait oiseux d'examiner la question de savoir si, en droit rigoureux, la banque a pu légitimement faire ce qu'elle a fait parce qu'en pareille matière il n'y a pas de question qui soit purement de droit et que mille circonstances accessoires doivent être prises en considération avant d'arriver à une solution quelconque; parce qu'en un mot, c'est une question essentiellement complexe. La banque a-t-elle été créée dans un but d'intérêt public, ou simplement comme une entreprise privée des actionnaires? Personne n'oserait avancer que c'est une entreprise privée. Ceux donc qui lui ont donné en charte d'incorporation dans un but d'intérêt général, ne peuvent avoir voulu qu'un jour elle s'en prévalut pour écraser le peuple comme à plaisir.

Mais, disent ses partisans, la Banque du Missouri qui paie en espèces ne saurait continuer à recevoir au pair le papier des banques qui ont suspendu, et son refus de le faire ne tend qu'à maintenir une circulation saine dans l'intérêt public. Cette objection n'est que spécieuse; car si la circulation des banques des états limitrophes du Missouri forme les neuf dixièmes de la circulation totale de St. Louis, comme chacun le sait, c'est évidemment pare que la circulation de la Banque du Missouri n'est pas assez considérable pour pouvoir suffire aux besoins des affaires du pays. Cela est si vrai que la Banque du Missouri n'avait pas songé jusqu'à présent à faire une distinction entre son papier et celui des banques des autres Etats, quoique ces dernières fussent en suspension depuis plus d'un mois. La Banque du Missouri avait sans doute compris que sa circulation, déjà si limitée, ne égaré aux besoins du pays, se réduirait à rien par suite de sa résolution de maintenir ses paiements en espèces, malgré la difficulté des temps, et que par conséquent il fallait bien que d'autres fournissent à la population une circulation qu'elle ne pouvait fournir elle-même.

Le jour donc où la banque du Missouri a dit je ne recevrai plus les billets des billets des banques des Etats limitrophes, *billets* composant comme nous l'avons déjà dit, les neuf sixièmes de la circulation, elle a suspendu subitement la marche des affaires, elle a par le fait arrêté toutes les transactions et fait éprouver une perte immense à toutes les classes de la population.

Il est plus que probable que la banque du Missouri n'a pas agi de son propre mouvement mais qu'elle a suivi aveuglément les ordres du gouvernement quoiqu'il en soit la faute n'en est pas moins grande.

Cela explique l'universelle reprobatin qu'a inspiré la mesure spoliatrice de la Banque. Toutes les classes de la société se sont levées simultanément tous les partis se sont réunis pour former une opposition énergique à une institution qui s'est servilement placée dans les mains du pouvoir comme un instrument de tyrannie et d'oppression.

Jusques à quand l'administration abusera-t-elle de notre patience? jusqu'où portera-t-elle ses envahissements de pouvoir? Jusques à quand foulera-t-elle aux pieds les libertés publiques et les plus sacrés intérêts du peuple?

THEATRE ALLEMAND.

Il paraît que l'on s'occupe activement de l'érection d'un théâtre allemand, rue des Magasin; M. F. Maxan est à la tête de cette entreprise qui a pour but non seulement d'y faire jouer des drames allemands, mais encore, ce qui est plus intéressant pour la masse de la population orléanaise, de monter des opéras. On nous assure que l'ouverture en aura lieu vers la mi-décembre. Ainsi soit il.

Nous apprenons que le bateau de la Malle, le *Merchant*, a échoué près de la pointe St. Joseph et il y a peu d'espoir qu'on parvienne à le mettre à flot.

Nous avons reçu hier deux malles arriérées, celle qui était due a manqué au-delà de *Charleston*; il est probable qu'elle nous apportait les nouvelles reçues par le *British Queen*.

CONSEIL DE LA PREMIERE MUNICIPALITE.

L'abondance des matières nous force à remettre à demain le compte rendu de la séance d'hier. Comme des bruits d'une nature peu honorables ont circulé sur le compte de Mr. Bever, nous devons dire que cet alderman a provoqué la nomination d'un comité d'enquête pour approfondir les accusations portées contre lui et en faire justice.

Mr. Lambard a été nommé syndic du bayou Saint Jean aux appointements de $300.

Les deux roues qui doivent contenir les numéros de la Grande Loterie de propriétés foncières sont exposées à la Bourse de la Cité. Nous voyons avec plaisir que les agens de cette compagnie répondent aux calomnies qui ont été publiées contre eux, en remplissant loyalement leurs promesses.

MOBILE.

Nous voyons dans le *Mobile Merchants & Planters journal* du 22 courant qu'il y a eu un nouvel incendie à la Mobile dans la matinée du 22. Il paraît qu'on a découvert les flammes sortant à 4 heures du matin d'un bâtiment situé au coin des rues St. Michel et Conception appartenant à madame Clare L'alarme fut donné immédiatement, avant même qu'on n'eut pû sonner le tocsin. Le vent soufflait violemment du Nord, et comme on n'avait p s d'eau à porter le feu s'avançait rapidement à travers *St. Francis street*, faisant face au *City Square*, détruisant tout sur son passage jusqu'à la maison de M. Ander, où l'on parvint à le maîtriser.

Il y a en environ dix maisons habitables brûlées avec leurs accessoires; mais comme tout était en bois le dommage n'est pas très considérable. On croit qu'il n'y avait qu'une maison assurée; celle où l'incendie s'est arrêté. MM. Goult, Stebbins, Zorcher, et Mme. Manette et Clare sont les personnes qui ont le plus souffert.

On ignore comment le feu a pris; quelques personnes l'attribuent à des incendiaires mais il n'y a aucune preuve, aucun indice qui autorise cette assertion.— Il est plus probable qu'il faut voir le résultat de quelque accident.

ELECTIONS.

MICHIGAN.—Cet Etat dont on connaît le dévouement à l'administration actuelle, paraît vouloir suivre l'élan général. Le *Cleveland Herald* dit que le triomphe des whigs paraît certain; Woodbrige, candidat whig pour la place de gouverneur, sera, à près ce que dit ce journal, indubitablement élu et les whigs auront la majorité dans la chambre des représentants et probablement dans le sénat.

Les retours que nous avons sont encore trop incomplets pour que nous puissions les publier; qu'il nous suffise pour aujourd'hui de savoir que les apparences sont toutes en notre faveur.

NEW-YORK.

Il n'y a pas maintenant le moindre doute que les whigs n'aient le dessus dans les deux branches de la législature de l'Etat de New York. Le général Root ayant été élu dans le 7me district, a une majorité de 2 voix, le sénat sera composé de 20 whigs et de 12 locofocos. L'opposition aura également une majorité de 12 voix dans la chambre des représentants; nous approns ainsi, dans les deux chambres réunies, vingt voix de majorité.

MASSACHUSETTS.

Nous avons des retours de deux cent dix-neuf villes. Il paraît que Morton, candidat locofoco, abolitionniste, pour la place de gouverneur, a obtenu jusqu'à présent une majorité de 250 voix sur Everett le gouverneur actuel. Mais il est probable que les villes dont on n'a pas encore de retours balanceront cette majorité et la détruiront.

Le sénat sera indubitablement whig. Trente-quatre membres ont été élus; sur ce nombre 19 sont whigs et 15 loco-focos, les six candidats qui restent à être n'ayant pas obtenu la majorité des votes donnés seront remplacés par les sénateurs nommés. Il est presque certain que nous aurons la majorité dans la chambre des représentants. M. Abbott Lawrence, whig, a été élu au congrès à 15 voix de majorité, pour remplacer M. Fletcher, démissionnaire.

Nos lecteurs savent sans doute surpris du résultat de l'élection de M. Morton; car comme on doit se le rappeler, l'Etat du Massachusetts est fortement whig. Mais les causes de ce succès sont tout à fait indépendantes de la politique. Le loi *dite fifteen gallon law*, a enlevé à M. Everett, gouverneur actuel, qui est le candidat whig, presque toute la popularité dont il jouissait, et nous nous attendons, nous ne dirons pas à ce qu'il fut rejeté, mais à une majorité beaucoup moins forte que celle qu'il a obtenue aux dernières élections, quoique nous ne soupçons pas à voir les loco-focos arborer l'étendard de l'abolition pour augmenter leurs forces. Ainsi qu'on pe s'y trompe pas, quand bien même M. Everett serait battu, ce qui n'est pas probable, l'Etat du Massachusetts est plus que jamais dévoué à la cause whig.

Le *Richmond Whig* nous donne la position des partis dans la législature de cet Etat, la voici :

	whigs	conservatifs	loco-focos
Sénat	19	3	19
Chambre des Représentants	69	8	56
	78	11	75

Quatre-vingt-onze voix constituent donc la majorité dans les deux chambres réunies. Les whigs ont 78, et nous avons bien de compter sur le concours de la moitié, au moins, des conservatifs.

ILES BERMUDES.

La goélette américaine Clara, arrivée à Bermude de New York, a été saisie sous l'accusation d'avoir fait la traite, et l'équipage jugé par la cour d'amirauté.

La gazette de Bermude dit que les livres que l'on a trouvés à bord des bâtimens qui capturent les croiseurs anglais sont obtenus par les négriers et les complices de M. Tetu, notre consul à la Havane.

Nous ne trouvons dans les journaux aucune nouvelle commerciale.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

New-York, 14 Septembre.

Je n'ai aucune nouvelle à vous donner pour les élections. Il est encore incertain si les whigs ont été deux ou trois sénateurs dans le troisième district; il est cependant probable, on pourrait même dire certain que nous en avons été trois. Si cela est, le sénat sera composé de 20 whigs et de 12 loco-focos. Le général Root est le candidat sur l'élection duquel on a encore des doutes; s'il est élu la majorité sera de 2 à 6 voix.

Mr. P. Tracey a été nommé par un district de l'Ouest, député à la convention d'Harrisburg: M. Tracey soutiendra le général Harrison ou tout autre candidat de préférence à Mr. Clay. M. Amos P. Granger, et MM. Van Cortland et P. R Livingston, tous les trois dévoués à Mr. Clay ont été désignés par les districts de Onondago, West Chester et Dutchess. Je l'ai déjà dit, et je le répète, cette ville enverra à la convention d'Harrisburg quatre amis fermes et dévoués de sénateur du Kentucky.

Le marché monétaire a éprouvé fort peu de changement. La gêne a paru hier et aujourd'hui moins forte dans Wall street que les jours précédents. Cette amélioration cependant est bien peu de chose, et elle n'a produit d'autre effet que celui de laisser l'espoir d'une amélioration plus positive.

Les actions malgré une hausse apparente sur le marché monétaire, ont éprouvé une grande dépréciation. Presque toutes les descriptions ont baissé de 1 à 2 pour cent. Celles de la banque des Etats Unis se sont vendues ce matin à 70¼, et de North American Trust à 37 1-2 et 38, ce qui constitue une baisse de deux pour cent sur les prix d'hier.

Peu de changement pour les changes à l'intérieur; les prix du change à l'étranger n'ont pas non plus varié. Le Great Western part le 16 et les meilleures traites par ce navire se vendent de 4 1/2 à 5 1/2 pour cent, et peut être moins. Naturellement ce steamer s'emportera aucune somme importante en espèces.

Les prix du coton ont un peu fléchi. Le *coton; fair* peut-être coté à 10 cents; le *good fair* de 10 3/4 à 11 cents. La farine est plutôt à la hausse. Les avois se font de 6 et 6 25 cts. le baril.

FLORIDE.

La fièvre paraît avoir disparu de St. Augustin. Environ huit cents personnes ont été attaquées dans la saison; 39 seulement sont mortes. On doit induire de là que la maladie qui a régné à St. Augustin n'est pas la fièvre jaune; ou il faut qu'elle ait été bien vénigne.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le packet Oxford, parti de Liverpool, le 21 octobre, est arrivé à New-York le 13 et; il apporte donc des nouvelles d'Europe de deux jours plus récentes.

ANGLETERRE.

Les affaires commerciales sont à peu près dans le même état.

Les arrivages à Liverpool de farine des Etats-Unis ont été considérables.

Le marché de coton n'éprouvé aucun changement important.

On dit que les directeurs de la banque d'Angleterre ont résolu d'adopter, dans une assemblée qui a eu lieu récemment, des mesures très rigoureuses relativement aux escomptes, persuadés qu'ils sont que le seul moyen de conserver les espèces de cette institution est de rendre l'argent très cher et très rare

Il paraît que les directeurs de la banque d'Angleterre font tous leurs efforts pour obtenir du gouvernement qu'il suspende l'acte qui prohibe la circulation des billets au dessous de £ 5. Mais le ministère ne paraît pas avoir accédé à cette demande.

Les journaux que nous avons reçus ne contiennent pas l'état nominal des dettes de la banque, qui a dû être publié le 19. L'on prétend cependant que le montant des métaux précieux dans les caveaux de la banque n'a pas augmenté; quoique des importations considérables se soient faites. La nécessité de payer comptant les petits dividendes a enlevé à cette institution 700,000 souverains.

Les changes à l'étranger ont légèrement baissé. L'on dit que la banque d'Angleterre a tiré sur Paris pour la somme entière que la banque de France s'était engagée à accepter (£ 3,000,000); si cela est je change doit inévitablement éprouver une nouvelle baisse.

Marché monétaire de Londres.—Le marché des actions est calme. Le prix des consolidés à l'ouverture avait été de 90 1/4 pour de l'argent et de 90 3/4 à terme; ce matin il était de 88 7/8 pour du comptant et 90 3/8, 1/2 à terme. Les trois et demi pour cent ont éprouvé une plus forte baisse et de 97 1/4, ils sont tombés à 96 3/4. Les actions de la banque sont de 1/2 pour cent plus bas qu'hier; 177 1/4 —178.

Etat de situation trimestriel de la Banque d'Angleterre, du 23 juillet au 15 octobre 1839 inclusivement :

Dettes.		*Créances.*	
Circulation,	£17,612,000	Sécurité,	£34,939,000
Dépôts.	6,734,000	Mét. et escp.	9,525,000
	£34,346,000		£27,464,000

D'après cet état en peut avoir que la circulation a diminué de £348,000, les dépôts de £1,047,000; et les sécurités de £997,0000, et les escptes et les métaux précieux de £2,9,000.

FRANCE.

Paris, 19 octobre 1839.

On annonce que M. Eisermann, le dernier conventionnel survivant parmi ceux qui avaient voté la mort de Louis 16, est mort à Strasbourg dans les premiers jours d'octobre.

Quelques journaux prétendent que M. Passy, ministre des finances cherche à plaire à la cour en proposant l'établissement d'un appanage pour le Duc de Nemours et au peuple en présentant un projet de loi pour la réduction du 5 0/0.

Les flottes anglaise et française sont devant Tenedos et paraissent être en très bonne intelligence. En attendant qu'il leur soit donné ordre d'agir elles reçoivent journellement des renforts.

On assure que la présence de Don Carlos a jeté la mésintelligence dans le camp de Cabrera. Le Roi et le maréchal Soult veulent que la liberté soit prématurée, pen'ant que tout le reste du ministère veut continuer à tenir sous sa surveillance. On croit cependant qu'on n'attend pour le mettre en liberté que la nouvelle de la défaite de Cabrera.

ESPAGNE.

On doit s'attendre à une nouvelle combinaison ministérielle ou à une dissolution des Cortès, je ne que le gouvernement ne saurait marcher avec les chambres actuelles sans renforcer la fraction radicale, ce qui répugne beaucoup à certaines sympathies.

On assure que Cabrera déploie une activité extraordinaire pour soutenir son parti qui paraît à l'extinction. La fidélité de ses troupes est pourtant douteuse : dans tous les cas Espartero ne peut manquer de le rencontrer prochainement.

NOUVELLES DE CHINE.

Le *Pamenon* était arrivé de Chine à Londres le 20 octobre portant des nouvelles récentes mais sans importance.

Du Courrier des E.-U.

Le vent a pris hier une revanche éclatante sur la vapeur. *l'Oxford* est arrivé de Liverpool en 19 jours. Les journaux qu'il nous a apportés sont de trois jours plus récents que ceux qui nous avaient été reçus par le *Great Western*. Les nouvelles politiques sont peu nombreuses, mais elles sont très importantes. La question d'Orient, dont les difficultés occupent presque exclusivement la diplomatie européenne, avait fait un pas nouveau, et le parti qui avait cru voir finir régler entre les cinq puissances n'était qu'un mon-songe officiel dont les faits n'ont pas tardé à faire justice. L'influence de la Russie était de nouveau toute puissante à Constantinople. Après avoir eu de nombreux conférences avec l'ambassadeur de l'Autocrate, Rachid-Pacha, premier ministre du sultan, a déclaré qu'il ne serait, dans aucun cas, dérogé au traité d'Unkiar-Skelessi, par lequel la Russie s'est engagée à envoyer des troupes à Constantinople et la France et la Prusse étaient sérieusement menacée par Méhémet-Ali. Cette déclaration, contenant un rejet de l'intervention proposée par l'Angleterre et surtout par la France, qui a formellement refusé de reconnaître le traité d'Unkiar.

Pendant que la question se compliquait ainsi sur le lieu même des événements, elle semblait aussi prendre une nouvelle face en Europe. L'empereur de Russie avait envoyé en Angleterre un ambassadeur extraordinaire, M. de Brunow, pour obtenir du cabinet de St-James, avec un mécontentement à l'endroit d'une force russe dans le port de Constantinople, et des mouvements de troupes, si les menaces et les progrès de Méhémet-Ali rendaient nécessaire une intervention armée; pour demander, en un mot, le reconnaissance formelle du traité d'Unkiar. La réponse du cabinet anglais a'était parfaitement satisfaisante; mais si nous en croyons le *London Times*, ordinairement bien informé, cette réponse serait en tout points conforme aux vœux de l'Empereur. Dans ce cas, le rôle de la France devient frêle à la fois plus simple et plus dangereux. Au lieu de s'entendre avec l'Angleterre et Rodolphe d'Angleterre, pour neutraliser l'une par l'autre leurs influence en Orient, il ne lui resterait plus qu'à se poser franchement en face de toutes les deux, pour les empêcher de mettre le pied à Constantinople. Mais il est difficile de croire à une telle hardiesse, et le consulat, manuaté de vues que le *London Times* prétend être subitement intervenue entre l'Angleterre et la Russie.

Les flottes française et anglaise étaient encore devant Tenedos, recevant de nouveaux renforts, et prêtes à agir suivant les circonstances.

La presse de Paris s'occupait toujours des chances d'une modification prochaine dans le personnel du ministère. Un incident imprévu en a tout à coup augmenté l'intérêt et la probabilité. Un conflit s'est élevé entre M. Cousin, membre du conseil d'Etat, et M. Villemain, ministre de l'instruction publique. La conseiller a brusquement demandé le démissionner, reproché hautement au ministre de lui avoir été le droit d'assister aux séances ordinaires du Conseil. M. Villemain a justifié cette mesure en accusant M. Cousin d'avoir négligé de devoirs de l'emploi pour lequel il était largement rétribué. Mais on ne s'est point satisfait de ses explications, et l'on a prétendu que la disgrâce qui avait frappé M. Cousin n'avait d'autre motif que le zèle avec lequel il a travaillé en faveur de la duchesse de Deut la candidature à la présidence du conseil est toujours à l'ordre du jour. M. Villemain travaillait très activement, dit-on, à ramener le duc de Broglie au pouvoir.

Les nouvelles commerciales sont d'une nature assez décisive que celles apportées par le *Great-Western*. La Banque d'Angleterre, dont les cavaux étaient déjà grandement appauvis, faisait d'inutiles efforts pour arrêter les exportations d'espèces. On parlait ouvertement de la nécessité où elle serait prochainement d'émettre des billets d'une livre sterling. *La British Queen* nous apprendra sans doute la réalisation de cette mesure qui équivaut en quelque sorte à une suspension. *Courrier des E. U.*

NOUVELLE DE L'AMERIQUE DU SUD.

Le Journal du Commerce de New-York, contient une lettre de Montevideo sous la date du 4 septembre, portant que l'armée Argentine était à cinquante lieues de Montevideo et que cette dernière ville ne pouvait résister.

S'il en était ainsi l'armée Française aurait beaucoup de peine à maintenir ses blocus, parce que toutes les provisions de l'ennemi viennent de Montevideo.

Le correspondant du journal du Commerce croit que Rosas a tellement renforcé en position par ses victoires récentes qu'il ne faudrait pas moins d'une armée de 10,000 hommes pour le renverser : il ajoute même qu'avec 10,000 hommes les Français ne réussiraient probablement pas, parce que Rosas pourrait abandonner la ville et se fortifier dans l'intérieur du pays. Il n'y a nulle perspective de voir mettre fin à la guerre.

Décédés à minuit, dans la nuit du 24 au 25 courant, Dame Carmelite Carmoche, veuve de François St. Amant, en vie, 86 ans et cent jours, en famille sont prier d'assister à son funérailles qui auront lieu le 26 courant, à 9 heures et demie du matin. Le convoi partira de la demeure de Mr. T. Mazoy, rue Royale No. 345.

FEUILLETON.

HISTOIRES SANS FIN.

Voir le numero de l'Abeille du 12 courant.

14.

POURQUOI L'ON NE PART CORSAIRE.

Un soir les trois amis trouvaient, au retour de la chasse, réunis sous la galerie de leur habitation : Christoval, frappé dans un large manteau, était couché le long de la paroi extérieure de la maison et paraissait dormir; Louis se promenait en silence; mais son pas irrégulier et le mouvement de ses sourcils annonçaient qu'il était en proie à une méditation pénible. Quant à Jean, à chaval sur la balustrade, il fumait avec un air de calme philosophique une grande pipe Allemande, et de temps en temps à travers les bouffées de fumée qu'il s'amusait à faire tourbillonner devant lui, jetait un regard distrait vers l'horizon où s'éteignaient les derniers rayons d'un beau soleil d'automne.

Il y avait déjà longtemps qu'ils étaient ainsi sans parler, lorsque Christoval, sans changer de position, sans même ouvrir les yeux, d'une voix assez basse et qu'il s'efforçait de rendre sourde—une émotion intérieure la faisait trembler—: Jean, dit-il, je pars demain ! A ces mots, Louis suspendit brusquement sa promenade et regarda Christoval d'un air singulièrement interrogatif, tandis que Jean, se retournant à demi, semblait attendre une explication.

—Oui, je pars demain, reprit Christoval en se dressant à moitié : il est temps d'accomplir enfin le projet pour lequel je suis venu en Amérique. Depuis tantôt six mois que nous sommes ici, je me suis assez reposé; j'ai repris assez de forces pour ne redouter désormais ni fatigues ni dangers; je partirai donc demain! je ne vous reverrai que lorsque j'aurai atteint mon but, peut-être jamais!

Il se recouche et referma les yeux afin de cacher autant que possible l'émotion qui en ce moment le dominait : comme toutes les natures généreuses où la sensibilité se trouve mêlée à l'énergie morale, il rougissait en quelque sorte de se trouver aussi facile à émouvoir et de sentir sourdement ses larmes lui gonfler le cœur au bord des yeux. Il reprit bientôt avec plus de calme:

—Mais avant de vous quitter, j'éprouve le besoin de vous ouvrir mon âme, de vous raconter ma vie toute entière afin de justifier à vos yeux du moins l'étrange résolution que j'ai prise; je me fais Corsaire.

Les deux amis ne purent retenir une exclamation de surprise; puis avec cette apparente insouciance des gens que la vie a déjà éprouvés et qui n'ont pas le loisir des longs étonnements, ils s'installèrent de façon à écouter à leur aise l'histoire de leur ami. Jean reprit une grosse pipe; Louis tira de sa poche un étui fort élégamment brodé, offrit un cigarre à Christoval, en alluma un pour lui et s'adossa contre un des piliers de la galerie; puis tous deux écoutèrent:

—Vous le savez, ô Christoval; a ma sortie du collège, mon père m'envoyait à Bordeaux et à Paris, mais été attaché par une Blonde : et à deux lieues de cette ville qu'était située ma maison de campagne ou plutôt ma closerie. Je trouvai en effet une assez pauvre maison, mal entretenue et mal meublée; mais d'excellentes terres dont la plus grande partie était plantée en vignes, les produits de ces vignes se vendaient avec faveur à Orléans; et dans cet heureux pays je me trouvai largement à mon aise avec un revenu de dix à douze mille francs. Je ne tardai pas à me mêler avec quelques voisins de campagne; par eux je fus entraîné à Blois, pédant dans ce qu'on appelle le monde de cette ville et j'y fus accueilli avec une rare cordialité. Etait-ce l'étranger, le jeune homme ou le propriétaire du Château des Pins—on dit—dont le nom sans bisque—qu'on recevait ainsi? Toujours est-il qu'aux yeux de la dame de la terre, je passais pour un excellent parti et que j'aurais pu sans peine me marier avantageusement. On le disait du moins, et je le croirais si ma vanité pouvait être le moins du monde intéressée en cet.

Grâce au nom et à la position de mon père, j'avais vu en Espagne la haute société, et je me trouvai transporté à Blois dans un monde nouveau; mais en vérité je ne sais si celui là n'était pas préférable à l'autre. Il y avait tout autant d'élégance, tout autant de bon goût; et même tant plus de laisser aller, partant moins de margie et moins de bruit; quelques réunions y réalisaient parfois les peintures que nous avons lues de certains salons d'autrefois. Pour ma part, j'en jouissais avec un véritable plaisir.

Parmi les maîtresses où j'allais le plus volontiers, se trouvait celle du Rouvroy, Général d'Artillerie. Mme de Fourques faisait les honneurs de chez lui avec toute la grâce d'un homme de l'ancien régime, comme on dit en France, avec tout le luxe d'un financier. Elle avait bien entendu et sans faste; un luxe quire sentait plutôt qu'il ne voyait. M. de Fourques était veuf et avait une fille à laquelle il fallait reconnaître le triple mérite d'être jeune, charmante et riche. Vous concevez combien d'adorateurs devaient l'entourer! de combien d'adulations elle devait être le but! Je n'étais pas les femmes trop catouches. Aussi me vit-on pas grossir le cortège des amoureux de Mlle. de Fourques: et pourtant si l'on avait pu lire dans mon cœur on aurait été étonné peut-être de la profonde impression que la vue seule de cette jeune fille avait faite sur moi. Je n'avait pas encore aimé, j'aimai Marie, je l'aimai avec transport, et non pas que je n'en avais pas alors—cet été effrayé des progrès d'une passion qui semblait se développer en raison des efforts inouïs que je faisais pour la cacher à tous les yeux. Mais comment que j'aurais voulu me cacher moi-même, que j'aurais voulu étouffer Mlle. de Fourques devait avoir eu dot cinq fois ma fortune!

Cette considération suffisait pour que je témoignasse à Marie une indifférence qui dût partois étonner les observateurs toujours sans nombreux dans un salon de province. Marie avait bientôt vu par-cet-elle ! Probablement; car avec cette coquetterie instinctive qui n'abandonne jamais une femme, elle mit dans ses rapports avec moi une grâce et une prévenance que justifiait suffisamment son rôle de maîtresse de maison; mais qu, pour les yeux prévenus d'un amant, devaient avoir une portée plus grande. Cette, il fallait une force d'âme peu commune pour résister à la passion qui me brûlait le cœur! Lorsque pendant toute une soirée, j'avais pu contempler Marie; lorsque mon regard s'était arrêté sur cette douce et suave beauté qui la distinguait, qu'il avait étudié avec amour ce front d'ange qui s'ouvrait si par sous le double bandeau de ses blonds cheveux, cette tête mignonne si merveilleusement attachée par un cou de cigne aux épaules dont la ligne onduleuse se terminait par des bras de statue antique et des mains de princesse, cette taille dont les souples courbures réalisaient déjà pour l'ami de divines promesses, complétées par un pied étroit et cambré qui ne se trouve que chez les Grecques ou chez les Andalouses; lorsque surtout, du haut une centre-lunette, elle avait leve sur moi ses yeux bleus, si limpides, si clairs, si profonds, et laissé tomber de ses lèvres entr'ouvertes par un léger sourire quelque phrase gracieuse, alors, oh ! alors, je m'abîmais, véritablement-et fou ! Oh! bien fou, mes amis, bien insensé, car je suis allé jusqu'à maudire mon père de ne pas m'avoir laissé une fortune qui me permît d'aspirer à la main de Marie !

C'était là le seul obstacle, il est vrai: la différence de fortune ! Mais cet obstacle était invincible, invincible à mes yeux, car jamais je n'aurais voulu demander une femme plus riche que moi, Marie moins que tout autre ! invincible aussi aux yeux de M. de Fourques, je le savais. Un jeune homme, dans sa collerie fraîche, avait fait une démarche auprès du financier, qui lui avait répondu: "Mon cher F., vous être un charmant garçon qui me conviendrait de tout point pour mes filles, mais qui ma fille; mais toute votre fortune n'est pas à ma gendre mille francs, et j'ai mon million de dot, et, si Dieu me prête encore quelque ans de vie, deux autres millions après ma mort. J'ai pour principe que la parité de fortune est la première condition de tout bon mariage. Si vous a vez seulement quinze cent mille francs, je serais heureux de vous nommer mon gendre. Gagnez-les et revenez." Le pauvre garçon ne les a pas gagnés et n'est pas revenu: il s'est contenté d'aller à Paris, d'acheter une charge de notaire et d'épouser la fille d'un carrossier qui pourrait bien avantageusement choisir de plus que celle du Rouvroy Général. N'est-il pas bien fait! Il ne voulait qu'une fortune !

Pour mot depuis le jour où l'on m'avait raconté cette histoire, je ne songeais plus qu'à une chose: faire fortune, puisque c'était à ce prix seulement qu'on pouvait obtenir Marie !

Mais par quels moyens ? Et surtout comment y parvenir assez vite ? Dans l'accablante méditation où me plongeait cette idée fixe, les plus extravagants projets me passaient par le cerveau. Un seul revenait à toute heure, le plus fou, le plus extravagant, le plus dangereux, mais aussi le plus prompt, le seul qui pût se réaliser en quelques mois, en quelques jours peut être. C'était une folie sans nom, et je n'y attachai pourtant avec la rage de l'homme qui saisit une planche au moment de se noyer. Je prétendis à la révolution formelle de la mettre à exécution; mais avant de risquer pour mon amour une partie où il y allait de la vie; je le croyais du moins, je voulus être sûr que cet amour ne serait pas délaigné. Alors je laissai paraître mes regards, dans un bal, dans tout mon être cette passion dont j'avais si soigneusement voilé la flamme; elle était si vraie, si profonde, si enthousiaste qu'elle agit sur Marie avec une puissance que je n'espérais à prime aujourd'hui. Marie m'aima.

Cependant j'avais pu me tromper; mais avec violence, ces yeux brillaient d'un éclat étrange, on voit trembler, et pendant un moment il resta coi le coup de l'étonnement nerveux que lui causait ce souvenir si poignant : puis il continua :

—Oui, Marie m'aima; elle me le dit; et cette parole pour laquelle j'aurais donné tout mon sang, elle l'a bien mon sort. J'allais m'éloigner pour ne revenir jamais ou pour revenir avec une fortune.

Je voulais voir Marie encore une fois: j'obtins de dans ma rendez vous. Oh! mes amis, avez-vous jamais été aimés par une femme pure et belle, qui, malgré la surveillance paternelle pour vous donner une preuve de son amour, qui accourt tout effarouchée au fond d'un jardin, blanche, innocente, pleine de trouble et plus ravissante encore de l'émotion qui la rendait pour un amant? L'avez-vous senti palpitante dans vos bras, vous répétant de cette voix qui fait vibrer dans le cœur les cordes les plus harmonieuses: Je t'aime! et cette femme qui s'est fiée à votre honneur, qui n'a pas d'autre sauvegarde, l'avez-vous laissée partir sans me elle était venue! alors vous pouvez dire que vous avez connu les délices les plus vives et les plus énivrantes tortures de l'amour; vous pouvez dire que vous avez aimé! Pendant une heure ce bonheur fut le mien. Caché sous un berceau, j'attendis Marie le soir. Elle vint avec cette adorable confiance de la femme qui aime pour la première fois. Je lui racontai mon projet: j'eus soin de lui en cacher l'extravagance, de lui montrer toutes les chances en ma faveur et je le fis avec un air de conviction si profonde que je n'eus pas de peine à persuader l'inexpérience crédule de Marie! Dans l'enivrement qui m'avait saisi, je finissais moi-même par être certain de réussir. "Il faudra vous quitter pour quelque temps, Marie, lui disje; je ne sais combien cette absence peut durer, mais elle ne saurait aller au delà de six mois. M'attendrez vous six mois?" Je l'aime et j'attendrai, NO" répondit-elle. Je sentis que ce mot devait me rendre invincible, que le divin esprit que me donnait l'ange dont la voix venait de retentir jusqu'à mon cœur, suffirait à me faire atteindre le but, si inaisissable qu'il fut, où pour moi était placé le bonheur! Je quittai Marie, je gagnai devant Marie, et je restai dans une muette adoration qui la touchait: "Christoval, me dit elle, quoiqu'il arrive, vous reviendrez je le veux, je vous le demande. A votre tour, m'obéirez-vous?" Oh! mes amis, si vous savez tout ce que ces simples paroles prononcées par elle renfermaient d'amour profond, de saintes promesses et de prières, vous aurez fait comme moi, vous aurez joué avec transport toute votre existence. Le sort en était jeté! Je serrai avec ivresse Marie sur ma poitrine et je partis . . . .

La suite à demain.

Monsieur l'Editeur.

Veuillez annoncer dans votre estimable journal que le COLONEL CHAS. CUVELLIER, a toujours exprimé publiquement par un grand nombre de ses concitoyens cet candidat pour la Mairie à la prochaine élection.

13 nov—3 VOX POPULI.

Messieurs les Editeurs,

Ayez la bonté d'annoncer Mr. JOSEPH KENNEDY, comme candidat pour maire de la ville, à la prochaine élection, et il aura toutes les votes

UN GRAND NOMBRE DE VOTANS.

Qu'on nous comme autorisés à annoncer qu'à la demande d'un grand nombre des citoyens des trois municipalité, M. WILLIAM PRESTT, a consenti à se présenter comme candidat à la place de maire à la prochaine élection.

Messieurs les Editeurs.

Vous êtes priés d'annoncer dans votre estimable journal que LOUIS U. GAIENNIE, Esq. sera sûrement comme maire à la prochaine élection et qu'il obtiendra les votes des

10m. 9jo et 8mo MUNICIPALITES.

EPAVIS—Le navire GEORGIANA, capitaine Parsons, de New York, est actuellement en déchargement trois range sudoyage de relâcheil. Les vents quatrieme sont requis de vouloir reconnaître leurs marchandises.

26n KOHN DARON & co.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIES.

Navire Constantine, Winsor, Liverpool, S & J P Whitney
Goél. Cora, Schneider, Havane, W F Vlerm & co
Navire à vapeur New York, Wright, Galveston, Bogert & Hawthorn

ARRIVES.

Bateau de remorque Hudson, Davis, de la passe S. O ayant mis en mer le navire Chatham et la goél. Sabina—il a amené en ville le navire Mohawk, le brick Uncle Sam, et les goëls. Monitor et Essex. Laissé la barre le 23 courant, à 7 heures p. m ; une barque nom inconnu en vue, un brick et deux goëls en rivière.

Bateau de remorque Tiger, Crowell, des Passes, ayant mis en mer le navire Manchester et les goëls. Annawan et Sarah—il a amené dans le port le navire Gen. Washington, la barque Tiger, et le brick mex. Privilegio. Laissé la barre N. E le 24 courant, à 5 heures p. m; rapporte un navire anglais, un navire américain, brick Eley et une goél. en dehors de la passe, rien de nouveau en rivière.

Navire Gen. Washington, Marbury, en 2 jours de Tampa Bay, au capitaine.

Barque Bashaw, Freeman, en 56 jours de Brême.

Navire Mohawk, Sampson, en 14 jours de New Y. rk, au capitaine.

Navire St. Leon, Wrecott, en 20 jours de N. York, au capitaine.

Brick Snow, Thorndyke, en 27 jours de Thomaston, au capitaine.

Brick Caucasian, Vose, en 26 jours de Thomaston, au capitaine.

Brick Uncle Sam, Atwood, en 30 jours de Bath, à J P Wheeler.

Brick Privilegio, Maestre, de Campêche, (17 nov.) à S Fernandez.

Goél. Essex, Cottrell, de St. Yago de Cube, (17 novembre) à D. Goldsmith.

Goél. Monitor, Sisson, en 22 jours de New Bedford, au capitaine.

Steamer Commerce, Brickel, de Memphis, avec du coton, etc.

Steamer Swan, Hiern, de la Mobile.

Steamer Walker, Otway, de la Mobile.

Steamer Brilliant, Hart, du Bayou Sarah, avec du coton, etc.

Steamer Platte, Plastridge, de St. Louis, chargé de produits.

MEMORANDA.

Ratimens en charge dans le port de Charleston le 15 nov.

Pour Bordeaux: navire Florian, Myers.

Pour le Havre, navires Birmingham, Drummond; Marathon, Brown; Pennsylvania, Johnson, Fortitude, Libby; Alfred, Chever; br